

LES LANGUES COMME ŒUVRES AS LÍNGUAS COMO OBRAS

François RASTIER
Directeur de Recherche
CNRS-INALCO/Paris - France

RESUMO: Devido a seu funcionamento utilitarista, a filosofia da linguagem, que inspira as gramáticas universais, empobrece o conceito de língua para reduzi-lo a uma espécie de código instrumental. Restituir a situação espaço – temporal das línguas, tanto em sua diversidade histórica, como cultural constitui a condição que dá conta de sua criatividade e de sua especificidade hermenêutica. Isto permite fundamentar a linguística numa semiótica das culturas, instruída pela antropologia.

PALAVRAS-CHAVE: filosofia da linguagem, antropologia, línguas, criatividade, hermenêutica.

Resumée: Par son fonctionnalisme utilitariste, la philosophie du langage qui inspire les grammaires universelles appauvrit le concept même de langue pour le réduire à une sorte de code instrumental. Restituer la situation spatio-temporelle des langues, tant dans leur diversité historique et culturelle demeure une condition pour rendre compte de leur créativité et de leur spécificité herméneutique. Cela engage à fonder la linguistique dans une sémiotique des cultures informée par l'anthropologie.

MOTS CLÉS: philosophie du langage, anthropologie, langues, créativité, herméneutique.

1. Le langage «naturel» et les langues

Si la philosophie compte parmi ses objets le langage, la diversité des langues n'a guère retenu l'attention des philosophes, qui l'ont en général considérée comme superficielle au regard de l'unité de l'esprit humain qui s'exprime en elles. Comme ce préjugé a été élevé au rang de thèse scientifique par le programme de naturalisation, le langage reste considéré comme une faculté naturelle et l'on cherche à présent dans l'évolutionnisme néo-darwinien un fondement à cette idée commune. L'hominisation depuis *Erectus* se serait accompagnée de la formation d'un protolangage, doté de tous les avantages adaptatifs idoines et dont les langues actuelles seraient les descendantes. Bref, on préfère traiter de l'origine du langage et non de l'histoire des langues, sans trop s'aviser que le langage est une notion philosophique, alors que les langues sont bien des « objets » empiriques ; ni que l'histoire est un problème scientifique, alors que l'origine demeure un problème métaphysique.

Le langage reste un postulat unitaire voilant par son abstraction même la diversité inexplicable des langues. Depuis sa formation tardive, voici deux siècles, la linguistique historique et comparée a pris comme objet la diversité des langues pour la décrire dans tous ses aspects, par contrastes externes et internes, dans le temps comme dans l'espace. Aussi, pour Saussure, la distinction entre langues et langage n'est-elle qu'une dualité méthodologique et l'on ne peut s'appuyer sur une idée préconçue du langage pour restreindre de fait l'étude des langues. Dans sa première conférence à l'Université de Genève, prononcée en 1891, il écarte le point de vue « zoologique », alors tout aussi florissant qu'aujourd'hui, comme « éminemment faux », pour rappeler que « l'étude du langage comme fait humain est contenu tout entier ou presque tout entier dans l'étude des langues » (*ELG*, p. 146). Le langage reste toutefois une hypothèse méthodologique régulatrice à l'œuvre dans la

comparaison des langues, « primordialement régies par certains principes qui sont résumés dans l'idée de langage » (*ibid.*). En d'autres termes, « le langage est l'exercice d'une faculté qui est dans l'homme », alors que la langue « est l'ensemble des formes que prend ce phénomène chez une collectivité d'individus et à une époque déterminée » (*ELG*, p. 129).

Ces formulations reflètent la différence qui sépare la linguistique générale et la linguistique universelle. La linguistique générale fait partie des sciences de la culture et en assume la perspective historique et comparative. En revanche, la linguistique universelle, héritière des grammaires philosophiques antérieures à la formation de la linguistique comme science, part d'hypothèses sur la nature humaine pour résumer la diversité des langues à l'unité du langage. Cette démarche, saluée par Chomsky dans sa *Cartesian Linguistics*, entend s'appuyer aujourd'hui sur les sciences de la nature pour mener à bien un programme de naturalisation qui inverse somme toute les spiritualisations antérieures.

Dans ces conditions, l'idée que les langues soient des œuvres humaines n'a pas été véritablement explorée. Elles ont pourtant tous les caractères des formations collectives, notamment leur diversité et leur évolution continue. Certes, l'individualisme méthodologique, qui privilégie l'individu et, secondairement, l'espèce, ne peut concevoir le monde social où nous vivons et se trouve conduit à négliger les activités collectives, les institutions et généralement l'espace des normes. Or les langues se meuvent dans l'espace social et l'histoire, comme les hommes qui les apprennent et les réélaborent sans cesse du fait même de leur usage constant.

Un parallèle avec la musique peut ici nous éclairer. Toutes les sociétés humaines pratiquent des activités musicales. Bien entendu, elles sont soumises à des contraintes organiques générales comme l'étendue du spectre acoustique humain, les limites anatomiques de la main et de la voix, etc. ; mais on convient généralement du caractère culturel de la musique et personne ne

postule un organe de la musique, ni une protomusique universelle venue du fond des âges. Cependant, pas plus que la musique, le langage humain n'est inné ; mais, par principe, le cognitivisme l'universalise, comme il a universalisé la pensée humaine.

Toute langue est apprise, sa connaissance résulte d'un couplage des individus avec l'environnement sémiotique qui les constitue en sujets humains, bref d'une adaptation à l'espace social. Cet apprentissage se poursuit tout au long de la vie et la connaissance de la langue maternelle évolue sans cesse, tout comme la connaissance des autres langues. Le plurilinguisme reste un phénomène inessentiel pour le cognitivisme, bien que les deux tiers des humains parlent plus d'une langue chaque jour et que la moitié soit bilingue.

La reconception nécessaire du langage doit s'appuyer sur celle des langues. Le langage a certes pu émerger dans l'évolution, mais cela n'exclut aucunement que les langues soient des formations historiques. Les substrats anatomiques ne sauraient passer pour des causes, sauf à appuyer le déterminisme dogmatique qui prétend justifier le programme de naturalisation.

Bref, l'homme n'ayant pas de langage inné, ses activités sémiotiques doivent tout à l'apprentissage. Les observations récentes sur les protolangages animaux ne contredisent pas ce point : les signes transmis de génération en génération, comme les cris d'alerte, persistent par répétition et imitation. Les langues humaines ajoutent à cela des stimuli émotionnels indépendants de tout événement et transposables en divers contextes.

Chaque performance linguistique peut remanier la langue, par l'effet de la dualité entre instances et performances : rien ne s'intègre dans la langue qui n'ait figuré auparavant dans des performances orales ou écrites. Le figement des signes et leur constitution même résulte de pratiques répétitives, ce qui donne quelque poids aux hypothèses sur l'origine sacrale des langues : les

formules sémiotiques résulteraient des pratiques ritualisées où elles prennent place.

2. Pour une réorientation anthropologique

i) *Extériorité du langage*. — En définissant le milieu sémiotique comme une part spécifique de l'environnement humain, nous proposons une conception non subjectiviste voire non mentaliste du langage comme *milieu* : le langage est d'abord entre nous, secondairement en nous, nous l'acquérons en nous adaptant au milieu sémiotique dans lequel nous baignons, dès avant la naissance (le fœtus entend les échanges verbaux et notamment la voix de la mère). Cette conception n'est pas simplement « externaliste », car le langage est un lieu de couplage entre sémiotiques intériorisées et extériorisées.

Épistémologiquement, il importe d'objectiver le langage et non de le subjectiver : le recours à la subjectivité, qu'elle soit cognitive, énonciative ou phénoménologique, ne permet pas d'expliquer les faits linguistiques. Dire que le langage est un système cognitif « contenu dans la tête d'un locuteur individuel » (Gardner, 1986, p. 199) ne nous avance à rien. Que se passait-il donc dans la tête d'Homère ? Les corrélats (re)présentationnels de l'activité linguistique restent hors du champ de la linguistique et ne concernent qu'une psycholinguistique différentielle qui reste d'ailleurs à édifier. Sans égard pour l'auditeur, ni *a fortiori* le lecteur, on privilégie en général la conscience du locuteur et par là même on intériorise ce qu'il s'agit d'objectiver. Le langage concerne ainsi les individus et non la société, réduite à une zone d'intersubjectivité. Cette réduction satisfait à l'individualisme méthodologique qui caractérise les sciences humaines – en accord épistémologique avec l'atomisme logique du néo-positivisme et en accord politique avec le libéralisme économique : peu importe, faire de l'individu le siège exclusif du

langage permet de le naturaliser, en passant de la psychologie à la neurologie, conformément au programme cognitif.

L'objet des sciences de la culture dépasse cependant les individus, tout comme les phénomènes sociaux échappent, pour beaucoup, à leur volonté consciente. Les grands programmes d'unification des sciences sociales, la sociologie de Durkheim en premier lieu¹, l'anthropologie sémiotique aujourd'hui, ont toujours réaffirmé le caractère spécifique de ce domaine d'objectivité. Au lieu de ramener le fait social des langues à des faits psychiques, une théorie du couplage sémiotique permet d'articuler faits psychiques et faits sociaux, pour rendre compte de la spécificité de la cognition humaine. Bref, c'est le sémiotique qui explique les spécificités de la cognition humaine et non l'inverse.

ii) *Indétermination instrumentale.* — Contrairement à la théorie instrumentale du langage, le monde sémiotique où nous vivons est configuré par nos actions et chaque emploi d'une langue le modifie quelque peu. Par là même, les langues n'ont pas de fonctions déterminables *a priori* : elles en ont autant que de pratiques sociales normées par des genres et des discours en évolution. Bref, l'usage ne

¹ Cf. Durkheim : « Si, comme on nous l'accorde, cette synthèse *sui generis* qui constitue toute société dégage des phénomènes nouveaux, différents de ceux qui se passent dans les consciences solitaires, il faut bien admettre que ces faits spécifiques résident dans la société même qui les produit, et non dans ses parties, c'est-à-dire dans ses membres. Ils sont donc, en ce sens, extérieurs aux consciences individuelles, considérées comme telles, de même que les caractères distinctifs de la vie sont extérieurs aux substances minérales qui composent l'être vivant. On ne peut les résorber dans les éléments sans se contredire, puisque, par définition, ils supposent autre chose que ce que contiennent ces éléments. Ainsi, se trouve justifiée, par une raison nouvelle, la séparation que nous avons établie plus loin entre la psychologie proprement dite, ou science de l'individu mental, et la sociologie. Les faits sociaux ne diffèrent pas seulement en qualité des faits psychiques ; ils ont un autre substrat, ils n'évoluent pas dans le même milieu, ils ne dépendent pas des mêmes conditions. » *Les Règles de la méthode sociologique* (préface de la seconde édition), p. 31.

fait pas des langues des instruments stéréotypés, bien au contraire : nous ne cessons de créer de nouveaux usages et les fonctions des langues sont ainsi des effets et non des conditions des usages effectifs.

iii) *Historicité*. — Le langage a certes pu émerger dans l'évolution, avec notamment le développement du cortex préfrontal, cela n'exclut pas que les langues soient des œuvres humaines qui évoluent dans l'histoire, à une tout autre échelle temporelle. L'oubli de la linguistique historique interdit cependant de concevoir l'historicité des langues, au profit de multiples théories, sans substrat empirique, sur l'origine du langage.

La genèse continue des signes linguistiques (la *lexicogenèse* au sens large) reste un exemple clair de l'activité créatrice des collectivités de parole. Elle suit deux mouvements complémentaires : par addition, quand on combine des morphèmes disponibles pour constituer des néologismes ; par attrition, quand des syntagmes se figent pour devenir des lexies, puis enfin des morphèmes.

On peut rapporter le figement continu et partout attesté à la formation et à la concrétisation de la doxa. Il ne s'agit pas simplement de lexicalisation de contenus préexistants, mais de stabilisation de structures sémiques par leur lien privilégié voire exclusif avec une expression. Alors que le genre définit la sémiosis textuelle, la doxa ainsi comprise comme processus de figement détermine la sémiosis aux paliers inférieurs : ceux des syntagmes, des lexies, puis des morphèmes. On peut distinguer, six phases principales de figement : elles se caractérisent par une intégration morphologique croissante qui interdit les insertions et par une désémantisation progressive qui traduit l'appauvrissement des relations contextuelles au sein du syntagme. En bref, on relève ces degrés – chaque chevron symbolise un degré de figement en diachronie :

*Passage > syntagme libre > syntagme phraséologique
> lexie > morphème (lexème>grammème).*

L'activité discursive, par ses innovations comme par ses répétitions endoxales, facteurs de figements, crée continuellement le lexique ; en cela encore, la linguistique de la parole commande celle de la langue.

iv) *Généralité vs universalité.* — Certains postulent une linguistique universelle, mais les langues ne sont compréhensibles que différenciellement. Il n'y a rien « entre » les langues et le langage n'est pas une interlangue : la postulation d'une langue « sémantique » universelle par Wierzbicka² ne poursuit pas seulement les rêves iréniques de Lulle, Leibniz ou Frege, elle ressuscite les thèses les plus contestables de Marr. Pour la linguistique générale, le langage est une hypothèse régulatrice qui somme les régularités constatées des langues décrites : mais elle s'interdit à bon droit de conclure du général à l'universel, même si aujourd'hui ce geste métaphysique tentant pour l'ethnocentrisme s'est banalisé.

v) *Créativité et herméneuticité.* — Ayant été créées par construction continue, les langues ne sont pas prédéterminées et évoluent avec leurs usages, tout comme les autres institutions et normes sociales.

² Wierzbicka formule les définitions dans une langue élémentaire à vocation universelle. Voici par exemple sa définition du concept éminemment cognitif de *tête* : « Une partie du corps d'une personne, cette partie est au dessus de toutes les autres parties du corps, quand une personne réfléchit, quelque chose se produit dans cette partie » (1997, p. 218). Malgré sa lourdeur indigente, cette définition « cognitive » est très en retrait sur une définition lexicographique ordinaire et, puisqu'il s'agit de la pensée réflexive, semble bien peu réfléchi : le fait que la tête soit le siège de la pensée ne va aucunement de soi ; qu'en est-il par ailleurs des têtes de veau, des penseurs allongés, etc. ?

Le programme de la grammaire générative avait le mérite de poser le problème de la créativité linguistique en lui donnant une réponse restreinte mais effective en termes de générativité syntaxique ; en revanche, Chomsky éludait d'un même mouvement le problème de l'interprétation en le subordonnant à la génération. Abandonnant le paradigme formel, les linguistiques cognitives récentes ont délaissé l'objectif de rendre compte de la générativité et elles en ont d'ailleurs perdu les moyens. Elles abordent en revanche, quoique de façon partielle et épisodique, le problème de l'interprétation, mais la conçoivent pour l'essentiel comme une identification de schèmes préalablement connus. Ainsi, elles ne rendent compte ni de la créativité des usages, ni des événements linguistiques, car elles représentent la génération comme une instanciation de constructions schématiques par des constructions substantives. Comme généralement en grammaire, la créativité linguistique, tant génétique qu'herméneutique, n'est pas pour autant reconnue et thématisée. Or, d'une part, la sémosis dépend de l'interprétation qui institue le signe comme tel ; d'autre part, l'interprétation du signe dépend des régimes génétique et herméneutique du texte (oral ou écrit) tels qu'ils sont configurés par son genre. L'interprétation nouvelle continue ainsi l'élaboration sémiotique dont témoignait la formulation du texte.

Reconcevoir les textes comme objets culturels, les langues comme performances sémiotiques. — La réflexion sur l'objet culturel pourrait favoriser le « tournant anthropologique » qui s'amorce en linguistique et notamment en sémantique, encore tributaires de la tradition logico-grammaticale héritée de l'aristotélisme scolastique puis universitaire. La linguistique du texte développée en linguistique de corpus joue un rôle dans cette réorientation : d'une part, le texte est un « modèle » de complexité — dès lors qu'on ne le réduit plus à une suite de phrases. D'autre part, la linguistique de corpus est conduite à approfondir la question de la sémosis textuelle : n'ayant accès qu'à des chaînes de caractères, elle se trouve pour ainsi dire

contrainte de renouveler les procédures herméneutiques ; enfin, cherchant à qualifier les corpus comme des intertextes, elle doit aussi problématiser l'archive dont elle extrait ses corpus et la doxa qui lui permet de repérer des relations intertextuelles.

On a souvent transposé sans ménagement des modèles linguistiques d'inspiration logico-grammaticale aux sémiotiques non linguistiques : l'ambition d'une linguistique « science-pilote » a vite trouvé ses limites, faute justement d'une reconception anthropologique du langage déliée du dualisme matière/esprit et du mentalisme qui lui reste subordonné. En abandonnant l'antique théorie des facultés d'une part, en refusant de se satisfaire de la prétendue causalité biologique d'autre part, la réflexion sur les objets culturels devrait en retour renouveler la conception du langage, pour le lier aux pratiques effectives auxquelles participent les différentes langues. Comme toute pratique sociale comporte un niveau sémiotique, médiateur entre le niveau des interactions physiques et celui des représentations, l'ancrage effectif du langage dans les pratiques appelle ainsi une praxéologie. Dès lors, la réflexion sur l'objet culturel semble capable de renouveler l'image des langues et avec elles celle du monde sémiotique.

*

Les enjeux immédiats de la reconception du langage intéressent de multiples domaines d'application, de la linguistique de corpus et des traitements automatiques du langage (cf. l'auteur, 2011) jusqu'à l'enseignement des langues et l'apprentissage de la lecture. Dans ce dernier domaine, la psycholinguistique (discipline cognitive, fondée par George Miller pour étayer la théorie de Chomsky) définit l'essentiel des critères scientifiques. Or, influencée par le modularisme de Fodor, elle pose que le son et le sens dépendent de modules cérébraux différents. Cela permet notamment de postuler un *accès direct* au sens, et de définir une « méthode

globale » avec les conséquences que l'on sait pour l'apprentissage de la lecture. Reconnaître la spécificité sémiotique des langues reste donc une nécessité, d'autant plus que l'apprentissage de la langue commande les autres : combien ne comprennent pas les énoncés de problèmes mathématiques parce qu'ils ne savent pas bien lire ?

REFERÊNCIAS

- AUROUX, S. (1996) **La connaissance du langage**, Paris, PUF.
- BICKERTON, D. (1990) **Language and Species**, Chicago, University of Chicago Press.
- BICKERTON, D. (1996) **Language and Human Behavior**, Londres, University College London Press.
- CAUVIN, J. (1994) **Naissance des divinités, naissance de l'agriculture**, Paris, Editions du CNRS.
- CHOMSKY, N. (1984) La connaissance du langage, **Communications**, 40, pp. 7-34.
- CLOTTE, J. (1998) La détermination des figures animales et humaines dans l'art paléolithique européen, **Voyage en préhistoire**, Paris, La Maison des roches, pp. 153-188.
- Donald, M. (1991) **Origins of the Modern Mind**, Cambridge (MA), Harvard University Press.
- _____. (1993) Précis of *Origins of the Modern Mind* Three stages in the evolution of culture and cognition, *Behavioural and Brain Sciences*, 16, pp. 737-791.
- GARDNER, H. (1985) **The Mind's New Science: A History of the Cognitive Revolution**, New York, Basic Books.
- RASTIER, F. (1987) **Sémantique interprétative**, Paris, PUF.
- _____. (1989) **Sens et textualité**, Paris, Hachette.
- _____. (1991) **Sémantique et recherches cognitives**. Paris, PUF.
- _____. (1996) Représentation ou interprétation ? — Une perspective herméneutique sur la médiation sémiotique, in Rialle, V., Fisette, D. (éd.), **Penser l'esprit : des sciences de la cognition à une**

philosophie de l'esprit, Grenoble, Presses Universitaires, pp. 219-232.

_____. (2001) **Arts et sciences du texte**, Paris, PUF.

_____. (2006a) Saussure au futur. Écrits retrouvés et nouvelles réceptions, *La linguistique*, 42, 1, pp. 3-18.

_____. (2006b) Formes sémantiques et textualité, **Langages**, 163, pp. 99-114.

_____. (2006c) De l'origine du langage à l'émergence du sémiotique, **Marges Linguistiques**, 11, pp. 397-325.

_____. (2007) Passages, **Corpus**, 6, pp. 125-152.

_____. (2009) Pour un remembrement de la linguistique — Enquête sur la sémantique et la pragmatique, in Dominique Verbeke, éd. **Entre sens et signification — Constitution du sens : points de vue sur l'articulation sémantique-pragmatique**, Paris, L'Harmattan, 2009, pp. 251-278.

_____. (2011) **La mesure et le grain — Sémantique de corpus**, Paris, Champion.

_____. de (2002) **Écrits de linguistique générale**, Paris, Gallimard (éd. Rudolf Engler et Simon Bouquet).

WIERZBICKA, A. (1980) **Lingua Mentalis : the Semantics of Natural Language**, Sydney - New-York, Academic Press.

_____. (1992) The Russian Language, in A. Wierzbicka, **Semantics, Culture and Cognition : Universal Human Concepts in Culture-Specific Configurations**, New-York, Oxford University Press, chap. 12, p. 395-441.

_____. (1997) **Understanding Cultures through their Key Words : English, Russian, Polish, German and Japanese**, New-York, Oxford University Press.